

ERVAUVILLE

Canton Courtenay, arrondissement Montargis, 557 habitants

Établie au carrefour des deux principales routes traversant le village, l'ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE surprend par sa taille et l'étagement de ses différents volumes couverts en tuile plate, où culmine la flèche effilée de son clocher revêtu d'ardoise. On accède à l'intérieur par l'intermédiaire d'un porche maçonné percé, à l'ouest, d'une porte et de deux fenêtres rectangulaires aux linteaux de bois. La nef et le chœur se confondent en un même vaisseau flanqué, au nord, par un collatéral aveugle. Les quatre grandes arcades en plein cintre qui les mettent en communication retombent, dans la nef, sur deux colonnes trapues aux volumineuses bases carrées ornées de griffes et, à l'entrée du sanctuaire, sur deux minces colonnes jumelles. Tous ces supports sont pourvus de chapiteaux sculptés aux motifs végétaux variés. L'ensemble peut être daté de la fin du XII^e ou du tout début du XIII^e siècle, époque où les sources historiques incitent à placer la naissance de la paroisse.

L'édifice a subi de nombreuses modifications depuis sa construction. Comme on le constate fréquemment dans les édifices religieux de l'ancien comté du Gâtinais auquel appartenait Ervauville, un clocher de charpente a été construit à cheval sur les toitures de la nef, vraisemblablement au XVII^e siècle, si l'on en juge par le tabouret sur lequel il s'appuie au niveau du sol et qui a été récemment renforcé par deux portiques en bois. L'église a aussi fait l'objet d'une restauration générale peu après 1850. À cette occasion, les baies de la façade sud ont sans doute été pour partie agrandies et simplement vitrées afin de dispenser un maximum de lumière.

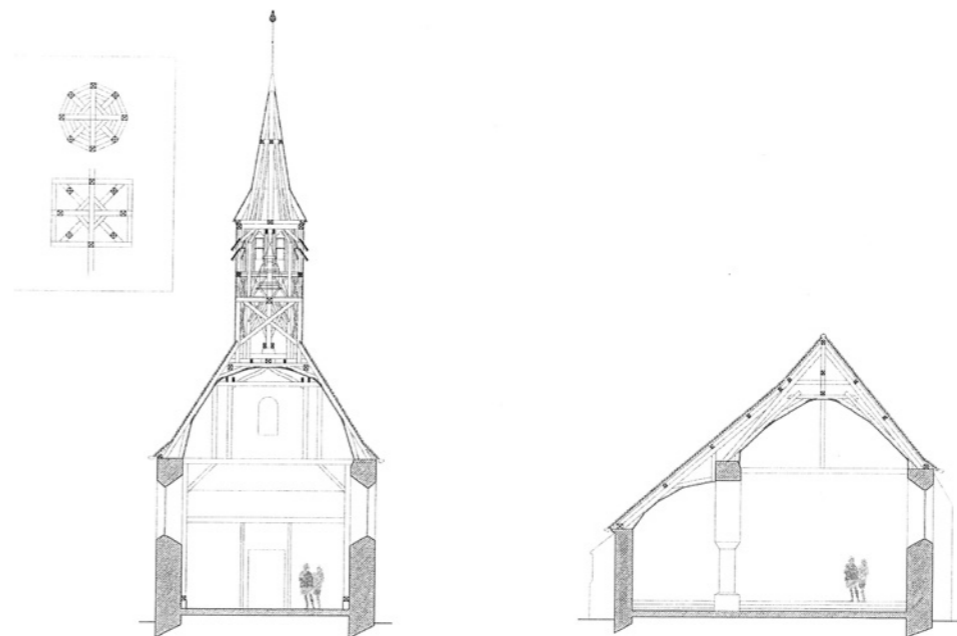
De même, la voûte en berceau de la nef et celle, en demi-berceau, du bas-côté, autrefois en plâtre sur lattis, ont été habillées au XX^e siècle de lambris de fabrication industrielle. Le contraste est saisissant avec les entrants et poinçons apparents de la charpente, caractéristiques du XV^e ou du début du XVI^e siècle. Enfin, la construction de la



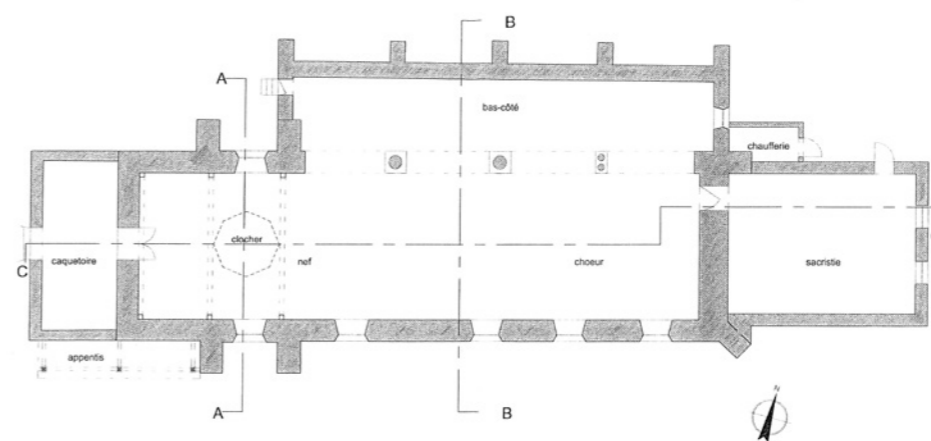
1. Façade nord avant travaux



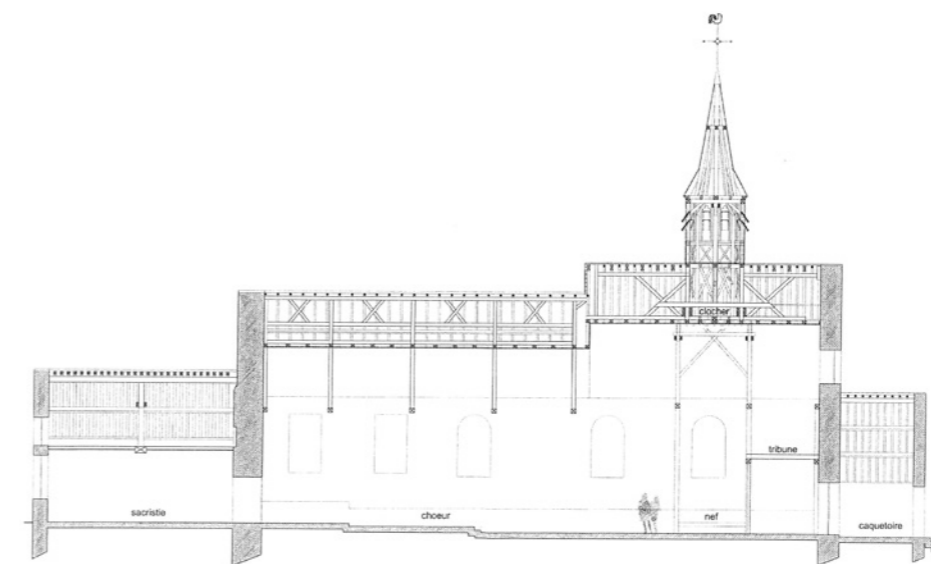
5. Façade sud



2. Coupes transversales (SCPA Roux et Leynet, éch.1/100^e)



3. Plan (SCPA Roux et Leynet, éch.1/100^e)



4. Coupe longitudinale (SCPA Roux et Leynet, éch.1/100^e)

sacristie contre le mur du chevet remonte, elle aussi, au XIX^e siècle ; des combles s'observe encore un triplet dont les trois baies en plein cintre d'égale hauteur, sans doute romanes, ont été rebouchées. Leur condamnation est vraisemblablement consécutive à l'installation dans le chœur, au XVII^e siècle, du monumental retable en bois surmontant le maître-autel. D'ordonnement classique, repeint en faux bois et or au XIX^e siècle, il appartient à la catégorie des retables-lambris, dont la boiserie s'étend pour couvrir toute la paroi murale contre laquelle il s'adosse. Les deux colonnes corinthiennes qui en supportent le fronton sont enrichies, à la base seulement, de guirlandes de vignes. Remplacées par des statues de plâtre saint-sulpiciennes, les deux niches latérales étaient jadis occupées par des statues en bois de saint Jean-Baptiste (à gauche) et de saint Éloi (à droite).

Le tableau ornant le centre du retable figure le Baptême du Christ. Il est signé, en bas à gauche, « Horsin-Déon pinxit, ce 20 mai 1840. » Auteur, en 1851, d'un traité sur la restauration des tableaux qui fit date, le peintre Simon Horsin-Déon (1812-1882) joua surtout un rôle de premier plan dans le marché de l'art à son époque. Cependant, il ne s'agit pas ici d'un tableau original, mais d'une copie d'après l'œuvre de Pierre Mignard, peinte une première fois en 1666 pour l'église Saint-Jean-au-Marché de Troyes où il avait été baptisé, puis reprise en 1668 pour la chapelle des fonts baptismaux de l'église Saint-Eustache de Paris. Disparue au milieu du XVIII^e siècle, cette seconde version, que reproduit le tableau d'Ervauville, a été largement diffusée par la gravure et de très nombreuses fois copiée jusqu'au XIX^e siècle.

L'intérieur de l'église a conservé l'aspect qu'il présente sur les cartes postales du début du XX^e siècle, avec ses lustres, ses bancs clos, son banc de fabrique et sa chaire du XVIII^e siècle. Parmi les éléments remarquables de son mobilier, on citera : une statue de la Vierge à l'Enfant et un Christ en Croix en bois polychromé inscrits au titre des monuments historiques, tous deux du XVII^e siècle ; un confessionnal portant, gravée en abrégé, la mention : « C'est Monsieur de La Fosse, seigneur de Cénan, chevalier de Saint-Louis,



6. Vue du chœur

capitaine au régiment royal d'infanterie, qui fait prest de ce confessionnal à cette église, première avril 1721 », ou encore, les fonts baptismaux en fonte ouvragée en partie dorée, bel exemple de la production du Val d'Osne au XIX^e siècle. Enfin, un autel dans le bas-côté nord est dédié à sainte Rose. Venue de l'abbaye de Chelles, cette religieuse bénédictine fonda à la fin du XI^e siècle un monastère à Ervaucille, détruit lors des guerres de Religion. Son nom reste localement associé à une source miraculeuse, qui fait toujours l'objet d'un pèlerinage annuel.

La Sauvegarde de l'Art français a accordé en 2014 une aide de 5 000 € à la commune pour la restauration intégrale des couvertures.

Gilles Blicek



7. Autel

Abbé J.-B. Patron, *Recherches historiques sur l'Orléanais*, t. II, Orléans, 1871, p. 143-145.

E. Michel, « Ervaucille, église Saint-Jean-Baptiste », dans *Inventaire des richesses d'art de la France. Province, monuments religieux*, t. I, Paris, 1886, p. 309-310.



8. Détail d'un chapiteau



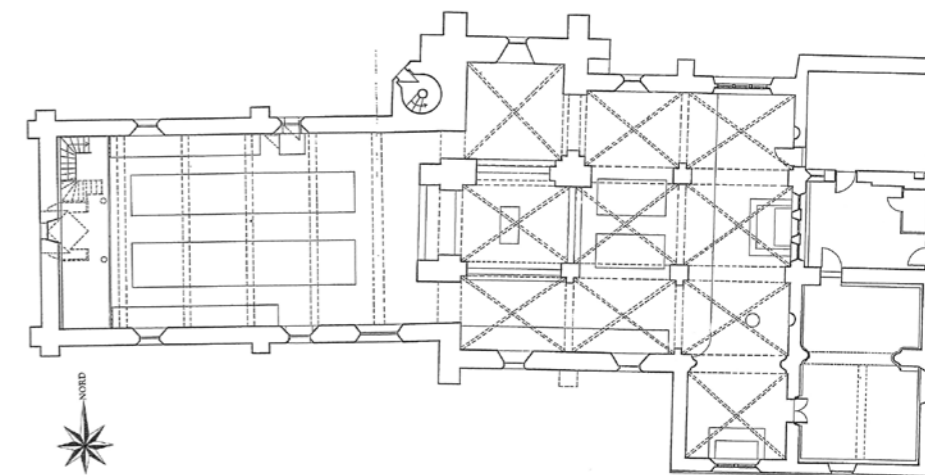
9. Vue de la couverture en tuile

MARDIÉ

Canton Saint-Jean-de-Braye, arrondissement Orléans, 2 684 habitants
ISMH 2006



1. Clocher

2. Plan (Antoine Leriche, arch. du patrimoine, éch. 1/200^e)

Placée sous le patronage de saint Martin, la paroisse de Mardié dépendait du chapitre de la cathédrale d'Orléans, qui nommait à la cure et disposait de la haute, moyenne et basse justice sur les villageois. L'église est mentionnée pour la première fois en 956, dans un diplôme du roi Lothaire. L'édifice actuel ne paraît cependant pas remonter à une époque aussi reculée. Des sondages archéologiques récemment réalisés sur le mur nord et le pignon occidental, ont confirmé que la nef en constituait la partie la plus ancienne. Les baies en plein cintre et les contreforts en pierre de taille, qui subsistent dans la maçonnerie, l'appareil de moellons régulièrement assisés qui la caractérise, sont datables de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle. L'attribution à l'époque romane est corroborée par l'examen des éléments encore visibles, notamment la porte nord, le portail ouest et la fenêtre qui le surmonte. Le couverture de l'unique vaisseau de la nef est aujourd'hui assuré par un berceau lambrissé surbaissé laissant apparents les entrants et poinçons de la charpente ; il ne paraît guère remonter au-delà du XIX^e siècle. D'aspect très dépouillé, la façade principale était autrefois précédée d'un porche en charpente, démolé vers 1888.

Légèrement désaxé, un chœur de grande ampleur, à trois travées et deux collatéraux, a été greffé à la nef dans la seconde moitié du XII^e ou, plus probablement, au début du XIII^e siècle. Élevé lors de la même campagne de travaux, un imposant clocher, en partie hors œuvre, occupe la première travée du collatéral nord. Sa remarquable silhouette lui a valu d'être inscrit, à lui seul, au titre des monuments historiques, dès 1925. Soulignée par une corniche à modillons, sa toiture de plan carré et à égout retroussé est coiffée d'une flèche octogonale. Chacune des faces de l'étage des cloches, établi en retrait, est percée de trois baies cintrées à double rouleau.

La qualité d'exécution du vaisseau central retient tout autant l'attention. Délimité par des piliers de plan carré aux arêtes chanfreinées, il est voûté d'ogives à profil en boudin retombant sur de beaux chapiteaux à feuillages ; ces derniers sont eux-mêmes supportés par d'étonnants corbeaux à tête humaine ou animale (loup, porc, ours, bœuf) qui conservent, pour certains, des traces de polychromie. Ce voûtement original contribue à magnifier la perspective sur le chevet plat, éclairé par un triplet inégal aux fenêtres en arc brisé.



3. Carte postale (31 décembre 1908)